

NORMAN SPINRAD
CONTINENT PERDU



le passager clandestin/dyschroniques

NORMAN SPINRAD
CONTINENT PERDU

© 1970, Norman Spinrad
Titre original : *The Lost Continent*

Pour la traduction française : Nathalie Dudon. Droits réservés.

© 2021, éditions le passager clandestin
51, rue Polonceau
75018 Paris
www.lepassagerclandestin.fr

Directeur de collection : Dominique Bellec
Couverture : Yanni Panajotopoulos

NORMAN SPINRAD
CONTINENT PERDU

le passager clandestin / dyschroniques

«Dyschroniques» exhume des nouvelles de science-fiction ou d'anticipation, empruntées aux grands noms comme aux petits maîtres du genre, tous unis par une même attention à leur propre temps, un même génie visionnaire et un imaginaire sans limites.

À travers ces textes essentiels se révèle le regard d'auteur·ices d'horizons et d'époques différentes, interrogeant la marche du monde, l'état des sociétés et l'avenir de l'humain.

Lorsque les futurs d'hier rencontrent notre présent...

Préface de l'auteur

Il n'est pas si fréquent de pouvoir déterminer le moment exact où vous est venue l'inspiration d'une histoire, mais je peux dire précisément quand, où et comment m'est venue l'idée de celle-ci.

C'était en 1966, j'avais quitté Los Angeles et je vivais à Londres avec Terry Champaign (c'est son vrai nom). Aucun de nous deux n'avait encore voyagé en Europe continentale, aussi avions-nous entrepris une espèce de Grand Tour version hippies californiens, incluant évidemment la Grèce, et donc, bien sûr, Athènes.

Nous étions au sommet de la colline de l'Acropole, deux touristes parmi des centaines d'autres escaladant les ruines magnifiques de la

Grèce classique, berceau de la démocratie, mais gouvernée alors par une junte militaire.

J'ai tourné le dos au Parthénon pour jeter un regard surplombant sur l'Athènes contemporaine qui s'étalait à mes pieds.

Scintillant sous une couche épouvantable de smog estival, la vue m'évoquait plus que tout la plaine de Los Angeles telle qu'on peut la voir depuis le sommet de la montagne Lookout, à Hollywood Hills, me rappelant brusquement que nous étions en réalité au ^{xx}e siècle, et que la cité en contrebas, avec ses rues sales, bruyantes, surpeuplées, clinquantes et sa dépendance économique vis-à-vis de touristes venus de contrées bien plus riches qu'elle, avait désormais plus en commun avec Tijuana et le tiers monde qu'avec son propre passé de métropole de la plus éminente civilisation mondiale.

Quelque peu déprimés par cette vision intempestive, nous sommes redescendus par la Pláka, un quartier de tavernes, de petits restaurants et de magasins de souvenirs situé à flanc de colline, et nous avons bu un demi-litre de *retsina*, ce vin grec résineux qu'on apprécie particulièrement quand on le boit à toute vitesse.

La vie grouillante de la Pláka, avec ses touristes, ses petits commerces, sa musique et ses rues bruyantes et animées redonna de l'éclat aux lieux tandis que je flânaï, égayé par le *retsina*; car les Grecs modernes étaient visiblement un peuple heureux, amoureux de la vie, vivant le présent avec brio et abandonnant les considérations sur l'âge d'or perdu à des touristes tels que nous.

Mais, lorsque nos pas nous éloignèrent de la Pláka pour se rapprocher de notre hôtel, alors que nous nous enfoncions dans le bruit de la circulation et la modernité de pacotille des basses terres athéniennes, je jetai un regard en arrière, et ce que je vis fit germer cette histoire dans mon imagination.

Au sommet de l'Acropole, le Parthénon émergeait à peine du smog étouffant, spectre fantomatique d'une gloire évanouie flottant au-dessus d'un présent vulgaire, au-dessus d'une Athènes moderne galvaudée, au-dessus de la Pláka, où les descendants d'une civilisation qui avait jadis édifié de telles splendeurs, ne formaient plus aujourd'hui qu'un pauvre peuple du Tiers Monde, arrachant sa maigre subsistance aux ruines laissées par ses nobles ancêtres, dont

la grandeur avait depuis longtemps déserté les lieux.

Plus tard – mais pas beaucoup plus tard –, de retour à Los Angeles, de retour en Amérique, de retour au cœur des guerres culturelles, je me tenais au sommet du Laurel Canyon à Hollywood Hills, regardant les lumières brillantes de la ville étinceler et illuminer jusqu'à l'océan, les phares et les feux arrière glissant le long des rues et des autoroutes, sous le bleu violacé du soleil coupé en deux par l'horizon.

Était-ce une aube splendide sur l'Amérique ou était-ce un crépuscule ?


À cet instant, il me fut impossible de trancher.

À cet instant historique, j'ai commencé à rédiger cette histoire.

Et au ^{xxi}e siècle, à l'instant historique où j'écris cette préface, je ne parviens toujours pas à savoir si le soleil se lève ou s'il se couche.

Comme le dit une chanson du temps des guerres culturelles, « *there but for fortune may go you and I* » (à moins d'un hasard, c'est là que nous allons vous et moi).

Norman Spinrad, mars 2021

uand le jet de la Pan African que j'avais pris à Accra s'enfonça dans les nappes de smog flottant au-dessus de l'aéroport international de Milford, puis se posa avec une légère secousse sur la piste et roula, à travers une brume diaphane et bleutée, en direction du dôme d'aluminium bas et défraîchi qui était, selon toute apparence, le principal terminal, j'éprouvai un singulier et complexe sentiment d'excitation mêlé d'abattement.

Bien que l'histoire américaine soit ma spécialité, le fait de poser pour la première fois les pieds aux États-Unis me remplissait de tristesse, d'une sorte de timidité et peut-être aussi d'appréhension. Et – ironie ! – cette tristesse, je crois, tenait à la raison même qui rend ce pays si populaire auprès des touristes tels que la plupart de mes compagnons de voyage. Rien n'enchantait plus le

touriste que des indigènes véritablement serviles, et il n'y a pas d'indigènes aussi serviles que ceux qui gagnent leur vie en exploitant les ruines d'une civilisation édifiée par des ancêtres qu'ils ne peuvent en aucun cas espérer égaler.

Pour ma part – peut-être parce que le professeur d'histoire que je suis est à même d'apprécier les parallèles et l'ironie – je me sens personnellement rabaissé à l'idée d'afficher ma supériorité sur la postérité d'un peuple qui fut grand, et cela me rappelle en outre que notre propre civilisation est mortelle : c'est là une vérité inéluctable. Il y a deux siècles, quand les Américains se rendaient sur la Lune comme des dieux, le continent africain n'appartenait-il pas aux nations dites sous-développées ? Avons-nous réellement préservé et conservé intact l'héritage technique et scientifique de l'Amérique de l'âge de l'Espace, ainsi que nous nous plaisons à l'affirmer ? Nous avons beau prétendre que nous n'avons pas besoin de répéter l'exploit des Américains, conquérants de la Lune, parce que cette prouesse fut l'un des éléments du surdéveloppement qui a conduit à la destruction de la civilisation de l'âge de l'Espace, rares sont les savants dignes de ce nom qui soutiendraient sérieusement que nous

serions capables d'aller sur la Lune si nous le décidions. Même le jet à bord duquel j'ai traversé l'Atlantique n'était pas tout à fait à la hauteur des avions de ligne américains en service il y a deux siècles. Mais certes, les Américains modernes sont encore moins aptes que nous à recréer la technologie américaine du xx^{e} siècle.

Quand l'appareil atteignit le terminal, une rampe atmo-hermétique extensible se déploya en ferraillant pour s'adapter au sas du jet. L'aéroport international de Milford est l'antichambre de toute la partie nord-est des États-Unis. Cependant, le matériel le plus perfectionné dont il dispose est déjà périmé depuis quelque temps en Afrique. Milford elle-même, l'une des plus grandes villes de l'Amérique moderne, ferait piètre figure à côté d'une cité comme Brazzaville. Oui, la science et la technologie africaines sont incontestablement les plus avancées de la planète, et nous bâtirons peut-être un jour une civilisation dont on pourra affirmer sans mentir qu'elle dépassera tout ce que le monde n'a jamais connu, mais c'est se leurrer que d'imaginer qu'elle existe déjà. Au milieu du xxi^{e} siècle, l'Amérique de l'âge de l'Espace demeure à la pointe avancée du combat mené par l'homme pour asservir son

environnement. Nous aurons peut-être cent ans à attendre avant d'atteindre pleinement le niveau de connaissance scientifique et de sophistication technologique que possédait l'Américain moyen du ^{xx}^e siècle. Quel dommage qu'il ait si mal compris le rapport existant entre lui et son environnement ! Et aussi qu'il se soit si mal compris lui-même.

La rampe se verrouilla au sas et, après une période de confusion réduite au minimum, nous débarquâmes directement dans le bureau de la douane, une pièce de dimensions moyennes, aux murs d'un brun sale, divisée dans toute sa largeur par une rangée de douze cabines. Les douaniers qui y officiaient étaient fort polis. Ce fut à peine s'ils jetèrent un coup d'œil à nos passeports. En moins de dix minutes, ils traitèrent près de cent passagers. Le gouvernement américain est réputé à bon droit pour la façon dont il s'efforce de son mieux de simplifier la vie des touristes africains.

De courtoises employées nous firent rapidement prendre place dans un petit auditorium attenant au bureau de la douane. Une jeune dame au teint pâle et brouillé, le corps moulé dans son coquet uniforme bleu, entra derrière nous, suivit l'allée centrale d'un pas vif et monta sur le

proscenium. Bien que les locaux de l'aérogare fussent étanches, elle portait des lunettes atmosphériques hermétiques.

Elle commença à réciter son discours. Je crois que le texte en est inscrit dans les règlements américains sur le contrôle des touristes.

— Bonjour Mesdames, bonjour Messieurs. Soyez les bienvenus sur le sol des États-Unis d'Amérique. Nous espérons que vous serez satisfaits de votre séjour dans notre pays, mais nous voudrions prendre quelques instants sur votre temps afin de vous rappeler un certain nombre de choses qui contribueront à le rendre sans danger et agréable.

Elle sortit de ses narines de petits cylindres transparents remplis d'une substance grise ayant la texture de la gaze.

— Ce sont là des filtres atmosphériques approuvés par le gouvernement. Un jeu vous en sera gracieusement fourni quand vous quitterez cette salle. Nous vous conseillons de n'acheter que des filtres portant le label de garantie officiel du gouvernement des États-Unis. Ils doivent être régulièrement changés chaque matin. À cette condition, votre séjour ne devrait en aucune façon avoir des conséquences néfastes sur votre